

LA LETTRE

BLAISE CENDRARS MARITIME LA NUIT CENDRARS À LA SGDL

Vendredi 21 janvier 2011, date anniversaire de la disparition de Blaise Cendrars, la SGDL proposera une soirée à l'hôtel de Massa consacrée à l'écrivain et poète. Cette manifestation, qui s'intègre dans le cadre des commémorations nationales, sera organisée en collaboration avec France Culture.

PUBLICATION DES ACTES DU FORUM

Les actes du dernier forum de la SGDL, *Les enjeux de la gestion collective pour l'écrit*, sont consultables en ligne sur le site, à l'adresse :

<http://www.sgdl.org/ladocumentation/les-dossiers/709-les-enjeux-de-la-gestion-collective>

Une version papier sera disponible à partir de janvier 2011, sur simple demande auprès de nos services.

Les auteurs ne resteront pas sur leur nuage...

Dans *La Navigation* de Mael-Duin, un récit irlandais du X^e siècle, les marins traversent une mer de nuages si légère qu'ils craignent d'être entraînés dans le combat de monstres qui se déroule sous le navire. « Mais après bien des périls, ils passeront au-delà. » Heureuse insouciance. Nous savons, aujourd'hui, que les chocs de titans nous concernent tous. Entre le groupe Hachette, numéro 1 de l'édition française, et Google, numéro 1 de – ma foi, tout le reste –, il ne s'agit pas d'un combat, mais d'un protocole d'accord signé le 17 novembre. Et comme Mael-Duin, les auteurs passent, sur leur nuage, craignant de tomber entre les deux géants.

Mais n'y sont-ils pas déjà ? C'est de nos livres qu'il est question, de nos livres « commercialement indisponibles » qui, dans six mois, seront numérisés par Google avec l'accord impératif et préalable des éditeurs du groupe Hachette. Ces fichiers, qui seront commercialisés, sans exclusivité, sur la plateforme du groupe américain, seront également remis à Hachette, pour une exploitation sur les plates-formes de diffusion numériques françaises, en particulier celles des libraires. Dans tous les cas, le prix de vente sera fixé par l'éditeur français, ce qui devrait permettre aux auteurs de percevoir une rémunération proportionnelle et significative. Ces fichiers pourront aussi être utilisés pour développer une offre d'impression à la demande et, enfin, être transmis, sous certaines conditions d'utilisation, à la Bibliothèque nationale de France. Le passé n'est pour autant pas effacé, puisque Hachette reste engagé au sein du Syndicat national de l'Édition (SNE) dans le procès intenté par le groupe La Martinière contre Google, et auquel la SGDL s'est aussi associée.

Alors, réjouissons-nous ? Oui, de voir nos œuvres à nouveau disponibles et diffusées dans le monde entier. Oui, de voir Google, qui jusque-là numérisait sans complexe ni autorisation, se plier au droit d'auteur à la française, acceptant notamment de renoncer aux « snippets », ces fragments de quelques lignes appelés par les internautes sur le

moteur de recherche. Mais les points à régler restent nombreux et nous ne pouvons faire preuve d'un optimisme confiant. Sur quels critères sera établie la titularité des droits ? Sur quelle assiette sera calculée la rémunération des auteurs ? Leur droit moral sera-t-il respecté dans toutes ses composantes ? Nous garantira-t-on qu'un fichier numérique, ou l'impression à la demande d'un exemplaire d'après ce même fichier, ne pourront être considérés comme une prolongation de l'exploitation permanente et suivie telle qu'elle existe actuellement pour le livre papier ? Quel impact cet accord, s'il est conclu, aura-t-il sur le projet de numérisation des œuvres indisponibles du XX^e siècle porté par le Ministère de la Culture et soutenu par la SGDL, comme par le SNE ? Trop de questions pour lesquelles nous voulons plus qu'une réponse : un réel engagement.

Rappelons que l'éditeur titulaire des droits d'un livre imprimé n'est pas implicitement titulaire des droits numériques : un avenant doit être signé si la clause de cession numérique est inexistante ou imprécise. Il appartiendra à l'auteur de donner (ou non) son accord et d'être attentif à ce que la rémunération ne se limite pas à un pourcentage sur le prix de vente, mais sur l'ensemble des revenus tirés de l'exploitation. Ceux-ci étant encore mal connus, nous ne pouvons que conseiller la conclusion d'avenants de courte durée.

Il y a beaucoup d'agitation sous notre nuage, depuis quelques mois. Ajoutons à celle-ci le projet ministériel de numérisation des œuvres indisponibles ; la proposition de loi sur le prix unique votée par le Sénat, à laquelle vient de s'ajouter l'amendement sur la TVA à 5,5 % pour le livre numérique voté par le même Sénat ; les consultations de la Commission européenne sur la numérisation du patrimoine ; le projet de formation continue pour les artistes-auteurs...

Tout cela nourrira les discussions entre auteurs et éditeurs, à la SGDL comme au Conseil permanent des écrivains (CPE). Et la SGDL sera partie prenante dans tous les groupes de travail auprès des institutions concernées. Car les auteurs ne resteront décidément pas sur leur nuage.

Jean Claude Bologne

Un dispositif national de formation continue pour les auteurs en 2012 : une bonne nouvelle sur le principe, des réserves sur les modalités

*Le rapport est consultable sur le site de la SGDL <http://www.sgdl.org/la-documentation/les-liens-utiles/sites-administrations-et-juridiques-textes-et-rapports>

LA SGDL EST HEUREUSE D'ACCUEILLIR LES NOUVEAUX AUTEURS ADHÉRENTS :

Sylvie ALBOU-TABART
Jean-Luc ANGRAND
Nora ATALLA
Michel BAILLY
Claudine BERTRAND
Chantal BISCHOFF
Sylvie BOURGEOIS
Charles DANÉY
Solange De LOISY
Edwige DEBILLY
Jean-Paul DUTREY
Michel FERRACCI-PORRI
Nathalie GIGOUNOVA -KOMAROVA
Fiorella GIOVANNI
Stéphane CLERGET
Marc de GOUVENAIN
Malika GRASSHOFF
Cécile GUILBERT
Leïla HADDAD
Christophe HECKLY
Géraldine HEDELIN
Stéphanie HOCHET
Benjamin LEGRAND
Alain LEQUIEN
Sylvie MAMY
Isabelle MERLE DES ISLES
Diane MEUR
Safia MOGHLADJ
Alain REGUS
Olivier SALAZAR-FERRER
Sylvia TABET DAVIDENKOFF

Voici longtemps que les artistes auteurs se préoccupent de leur formation continue, un droit garanti par le code du travail et qui n'a pourtant jamais été mis en place. Ce problème, qui concerne plus fortement certaines catégories d'auteurs (scénaristes, illustrateurs, traducteurs...), et bien sûr les artistes plasticiens, est devenu crucial pour tous les métiers du livre à l'heure du numérique.

Aussi le ministre de la Culture et de la Communication a-t-il demandé à l'Inspection générale des affaires culturelles (IGAC) un rapport sur les conditions de création d'un tel dispositif. Ce rapport, établi par Serge Kancel et Gilles Butaud*, a été remis en décembre 2009 et rendu public en juin 2010. La SGDL, et d'autres associations d'auteurs de l'écrit, ont émis des réserves sur certaines propositions lors de sa présentation publique le 28 septembre 2010, mais dans l'ensemble, c'est sur ce rapport que s'appuiera le dispositif qui devrait être mis en place en janvier 2012. Un groupe de travail, auquel la SGDL s'est associée, a été créé par le ministère de la Culture et de la Communication pour sa mise en œuvre. La première séance s'est tenue le 18 novembre.

Nous serons d'abord attentifs à ce que cette formation réponde aux besoins des auteurs de l'écrit. Beaucoup ne souhaitent pas que soient créées des formations qualifiantes qui amèneraient un formatage de l'écriture et, à terme, un danger d'uniformisation de la pensée. En revanche, il est important d'avoir une information sérieuse et récente sur les sujets dont nous traitons dans nos livres, une formation adaptée à notre utilisation de l'informatique et d'Internet, une approche professionnelle de notre métier et de ses implications juridiques, sociales, fiscales...

Tout cela aura un coût, évalué à onze millions d'euros par an pour l'ensemble des artistes auteurs. Ce montant, très élevé à nos yeux, doit encore être discuté. Le rapport propose de le financer par une cotisation des assujettis à la Maison des Artistes et à l'AGESSA, s'élevant à 0,45 % sur les droits d'auteur, et par une contribution des diffuseurs de 0,10 % sur la même assiette. Nous discuterons aussi de ce financement, qui nous semble déséquilibré. Par ailleurs, toute augmentation des prélèvements est une lourde charge pour nombre d'auteurs. Nous veillerons, enfin, à une répartition juste de ces recettes entre les cotisants, c'est-à-dire entre les différentes catégories d'artistes auteurs, lors de l'accès à ladite formation.

Bienvenue aux traducteurs anonymes

« Je suis traducteur et mon nom n'a plus été mentionné depuis trois ans ». Verra-t-on un jour, dans des réunions de « traducteurs anonymes », des professionnels jadis bêtement accrochés à leur statut d'auteur et de créateur abjurer dans la honte tout ce qu'ils avaient défendu jusque-là ?

À étudier la situation sur certains sites en ligne de librairies, petites ou grandes, mais aussi d'éditeurs, qui omettent systématiquement de mentionner le nom des traducteurs, on pourrait croire que certains veulent nous dénier toute espèce d'existence publique.

Faut-il le rappeler ? Le traducteur n'est pas seulement un passeur indispensable dont les lectures et le savoir-faire sont à l'origine d'innombrables découvertes littéraires. Il est aussi co-auteur de l'œuvre traduite et bénéficie, à ce titre, de la protection garantie par la loi, y compris et notamment celle de son nom. Le code des usages de 1993 prévoit également la mention de son nom dans tous les documents publicitaires diffusés par l'éditeur.

À préférer mentionner les dimensions ou le poids de l'ouvrage plutôt que le nom de ses auteurs en langue française, certains libraires en ligne

suivent une pente dangereuse et inexplicable. Ce n'est pas le cas de toutes les entreprises. Certaines ont répondu à nos interrogations et multiplient les efforts pour mentionner correctement le nom des traducteurs. D'autres ont préféré renvoyer le problème sur le dos d'Electre, qui n'y est pour rien. Quant à la FNAC, l'ATLF attend toujours une réponse aux courriers qu'elle lui a adressés depuis trois ans, le dernier voici quelques semaines. Et, en attendant, elle ne mentionne plus aucun nom de traducteur, comme à propos de Freud dont les œuvres sont aujourd'hui traduites par cinq ou six traducteurs différents.

À ce train-là, il suffira un jour de pointer un code-barres à l'écran pour commander des livres innommés, sur des centrales d'achat tout aussi anonymes, en cliquant sur des cases du type : « Réf. xiii357V2, 14 x 17,3 cm, 256 g., couv. plast. Veuillez indiquer le numéro de votre carte bancaire ». Et le fournisseur VTgJt enverra le xii375V2 sous emballage H56.

On a l'avenir littéraire que l'on mérite.

Olivier Mannoni, traducteur de l'allemand, président de l'Association des Traducteurs Littéraires de France

Les Prix de traduction

Prix Halpérine-Kaminsky 2010 de la SGDL

Le prix Halpérine-Kaminsky de la SGDL distingue chaque année deux traducteurs littéraires dans les catégories Consécration (Prix doté de 6000 euros et attribué pour l'ensemble de l'œuvre) et Découverte (Prix doté de 1500 euros et destiné à encourager un traducteur novice ou une traduction particulièrement remarquable). Ce prix récompense indifféremment toutes les langues traduites. Il a été attribué cette année à :

Diane MEUR

Prix Halpérine - Kaminsky Consécration
pour l'ensemble de son œuvre de traductrice de
l'allemand à l'occasion de la traduction de
La maison enchantée, Robert Musil (Desjonquères)

Bruno BOUDARD

Prix Halpérine - Kaminsky Découverte
à l'occasion de la traduction de l'anglais de
Black Rock, Amanda Smyth (Phébus)

Le jury salue également la remarquable traduction du russe de *Ma Vie* de Sofia Tolstoï par Luba Jurgenson et Marie-Luisa Bonaque (Syrtes).

Prix Maurice-Edgar Coindreau 2010

Ce prix récompense chaque année une traduction littéraire de l'américain. Il a été attribué à :

Laurence VIALLET

La Brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao, de Junot Diaz
sous la direction éditoriale d'Ivan Nabokov (Plon, « Feux croisés »).

Le Prix Lire dans le Noir du livre audio 2010

Depuis la récente création, en 2009, du Prix Lire dans le Noir, la SGDL s'y est associée en offrant au jury — composé d'auteurs, de libraires, de journalistes, de bibliothécaires... — le cadre de l'hôtel de Massa pour ses délibérations et pour la cérémonie de proclamation.

Ce prix, qui prolonge l'action de l'Association Lire dans le noir, créée en 2002 en souvenir du journaliste aveugle Julien Prunet, a pour ambition de mieux faire connaître la production francophone de livres sonores. Une manière de souligner la richesse et la qualité d'une offre qui se développe grâce à l'implication de nombreux éditeurs, petits et grands.

Daniel Pennac, Philippe Delerm, Jean-Marie Ozanne, Jérôme Béglié, Olivier Brunhes, Caroline Cartier, Olivier Chaudenson, Christine Goémé, Anne Jolly, Sophie Massieu et Aurélie Kieffer, présidente de Lire dans le noir, ont formé le jury 2010 dont le palmarès est le suivant :

Catégorie Fiction

D'autres vies que la mienne,
d'Emmanuel Carrère, lu par Eric Caravaca
(Gallimard, Ecoutez lire)

Catégorie Jeunesse :

Il faut sauver le prince Victor,
de Christine Beigel,
lu par Jacques Allaire, Marion Aubert,
Gigi Bigot (Benjamins Média)

Catégorie Classiques :

Le joueur d'échecs, de Stefan Zweig,
lu par Jacques Weber (Thélème)

Catégorie Documents :

Léon, de Léon Walter Tillage,
lu par Dominique Reymond
(L'Ecole des Loisirs, Chut !)

Palmarès des Prix d'Automne 2010

Jérôme Ferrari

Grand Prix Poncetton pour l'ensemble de l'œuvre
à l'occasion de la publication de
Où j'ai laissé mon âme, Actes Sud.

Chez certains romanciers, on sent naître une œuvre, solide et originale, dès les premiers livres. Voilà pourquoi il nous a semblé évident d'attribuer, avec une totale confiance dans l'avenir, un prix pour l'ensemble de l'œuvre à Jérôme Ferrari.

Une œuvre, c'est une thématique. Nous ne sommes pas surpris de retrouver ici une interrogation sur la violence (guerre, torture, terrorisme) confrontée aux valeurs individuelles : humanisme, spiritualité, amitié, amour... La violence est une mise à nu, qui désosse nos certitudes les mieux ancrées et brouille la frontière entre le bien et le mal. À Alger, en 1957, le capitaine Degorce et le lieutenant Andreani, unis par une amitié nouée en Indochine, sont confrontés à Tahar, commandant de l'ALN, qui prend pour Degorce une dimension quasi mystique. Pour les deux Français il ne peut y avoir que trahison, de la fraternité ou du devoir. Sans le savoir, c'est eux qu'ils ont trahis, car le bourreau est sa première victime. Pilate – celui de Boulgakov, non des Évangiles – l'a éprouvé face à un autre prisonnier. En trois jours, correspondant au cycle de Pâques, les deux hommes revivent en eux leur propre Passion.

Une œuvre, c'est aussi une vision de l'homme, qui interroge les strates de son passé, de sa culture, en quête d'une âme débarrassée des oripeaux de la vie. Jusqu'à se demander, face au néant, s'il l'a perdue ou s'il n'en avait pas. Et une œuvre, c'est un ton, une écriture, avant tout. Une profération qui nous cloue sur place, nous crucifie, jusqu'à nous faire croire, peut-être, que nous avons une âme.

Jean Claude Bologne

Jean-Marie Blas de Roblès

Grand Prix Thyde Monnier
La Montagne de minuit, Zulma

La Montagne de minuit, roman très court, presque limpide en comparaison du précédent roman de Jean-Marie Blas de Roblès, *Là où les tigres sont chez eux*, est pourtant tout aussi complexe, feuilletage subtil, truffé de doubles-fonds, d'apparences trompeuses, de culpabilités en miroir, où le lecteur dérape sans cesse entre vérité et mensonge.

Bastien, vieux gardien d'école solitaire et méprisé, noue une amitié timide avec sa voisine, Rose, historienne de son métier, et son petit garçon, Paul. Rose, stupéfaite, découvre alors dans ce bonhomme mystérieux un spécialiste très pointu de culture tibétaine. Ils font ensemble un voyage à Lhassa.

Le roman met en scène une de ces inlassables « machines à déraisonner » qui tournoient à travers l'Histoire, celle des rapports supposés du nazisme avec le Tibet, et en particulier des prétendues brigades SS tibétaines. Rose met en garde son fils – et sans doute le lecteur – contre cette « vaste embrouille des cerveaux dans le plus lointain minuit des hommes ».

On n'épuiserait pas les facettes de ce roman qui incite à réfléchir sur fiction et réalité, sur les histoires que se raconte l'Histoire, sur les chemins que se trouvent les hommes pour mourir.

Malgré la gravité du propos, c'est aussi un roman d'aventure et de suspense, mené sous le signe du double, où la colline de Fourvière fait signe à celle du Potala, où l'on divague alertement entre éternité bouddhique et occupation chinoise.

Pierrette Fleutiaux

Jean-Pierre Boulic

Grand Prix de poésie Louis Montalte
pour l'ensemble de l'œuvre
à l'occasion de la parution de
Patiente variation, éditions La Part Commune

Patience : il lui en aura fallu sans doute beaucoup, à ce poète qui fut pendant toute sa vie professionnelle haut responsable d'une banque bretonne, pour continuer avec ténacité et passion son chemin d'écriture – fort de seize volumes de recueils publiés à ce jour. Puisant son énergie et le renouvellement de son émerveillement dans les paysages de son pays tant aimé de Bretagne, et dans la parole biblique qui traverse chacun de ses mots, leur donnant une sorte d'écho et d'éclat, de transparence presque, comme s'ils étaient visités par la Grâce, les rendant à la fois universels et intemporels. Mots simples de l'existence quotidienne, mots lumineux qui trahissent la rencontre tout intérieure entre un paysage et un être, qui s'imposent à nous par une poésie si immédiate qu'il n'est pas besoin de chercher pour la comprendre et l'aimer : comme si on avait ces mots depuis longtemps en soi, inexprimés, et qu'ils nous étaient, dans une sorte de joie, de générosité semblable au geste d'un ami qui nous tend la main, et même parfois d'illumination, enfin révélés.

Françoise Henry

Laure Cambau,

Prix Poncetton

Lettres au Voyou céleste suivi de *Blanc sans blanc*, L'Amandier

Laure Cambau, qui a déjà publié cinq recueils de poésie dont le dernier, *Le Couteau dans l'étreinte* parut en 2007 au Québec, l'avait fait remarquer comme l'une des voix nouvelles et originales de la poésie contemporaine, nous propose dans *Lettres au Voyou céleste*, deux livres en un, sous le signe d'une adresse à l'autre, réel ou imaginaire.

Les jeux de mots se font aussi jeux de maux quand « la mort intime, tropicale, porte des culottes équitables ».

Blanc sans blanc dialogue, de son côté, avec la peinture d'Omer Kalechi, artiste balkanique qui vit à Paris depuis 1965. Amorce de biographie poétique dans un univers peuplé de derviches, d'enfants et de bergers. Un recueil à lire et à faire connaître à vos amis de toute évidence.

Sylvestre Clancier

Karin Albou

Prix Poncetton

La Grande fête, Jacqueline Chambon

C'est l'histoire d'un premier amour, dans un village de l'Est algérien sur fond de guerre civile entre l'armée et les groupes islamistes. Cela se passe dans un monde musulman mais ça pourrait se passer partout ailleurs : la montée du sentiment, la surprise des premiers émois, la difficulté à s'avouer à soi-même ce bouleversement et à savoir le nommer, tout cela est décrit avec beaucoup de finesse par la narratrice, la jeune fille amoureuse. L'histoire est pourtant sombre, passionnelle, donc impossible. Elle commence par la découverte du cadavre d'un bébé sur la plage, se poursuit par le sacrifice d'un mouton lors de la *Grande Fête*, s'achève, ni noir ni rose avec le départ de la jeune fille. Mais dans cet univers de violence sourde, jamais Karin Albou – qui est aussi réalisatrice, actrice et scénariste – ne cède à la facilité du tragique, refusant de noircir les personnages représentant l'autorité : tradition, religion, famille... Tout reste doux-amer, et avec elle on redécouvre avec bonheur l'art, si précieux dans l'écriture, de la subtilité.

Françoise Henry

Christophe Bouton et Jochen Gerner

Prix Poncetton

J'ai pas le temps !, Gallimard Jeunesse.

Quelle heure est-il ? Tu vas être en retard ! Vivement mon anniversaire ! Le présent existe-t-il ? C'était quoi, une clepsydre ? Et la relativité, ça veut dire quoi ?

« Nous vivons dans le temps sans savoir vraiment ce que c'est », dit Christophe Bouton dans un séduisant petit livre de la collection Giboulées. Professeur à l'université de Bordeaux, membre de l'Institut universitaire de France, notre philosophe démêle cette épineuse question du temps pour de jeunes lecteurs, avec des exemples simples, qui font tout naturellement et sans chichi entrer en scène les grands penseurs de la question. Une adorable petite chouette, marque de la collection, apparaît dans les marges pour donner dates et références, tandis qu'en grandes majuscules pleine page s'affichent, de-ci de-là, de brèves citations.

Mais ce n'est pas tout. Un deuxième compère intervient ; Jochen Gerner. Auteur et illustrateur, il travaille pour la presse et l'édition et on n'est pas surpris d'apprendre qu'il est membre de l'OuBaPo (OUvroir de BAnde dessinée POtentielle). Ses illustrations, percutantes et très parlantes, donnent le ton, elles font rire et penser.

Sur la couverture, la petite bête déjà citée hulule dans sa bulle jaune : « Chouette, Penser ! ». Eh oui, c'est agréable de penser. Merci aux auteurs et à la collection d'en faire si joliment la démonstration.

Pierrette Fleutiaux

Stéphanie Hochet

Prix Thyde Monnier

La Distribution des lumières, Flammarion

Dans une cité de la banlieue lyonnaise, une gamine de quatorze ans connaît une fascination amoureuse pour sa professeure de musique. L'ami de l'enseignante – un traducteur italien qui, dégoûté du berlusconisme, essaye de trouver une vie meilleure en France – apparaît comme un rival. Alors la collégienne ourdit une machination fatale, avec pour instrument son propre frère, un handicapé mental qui lui est dévoué corps et âme. Les deux adultes tomberont dans le piège. En se laissant emporter par les phrases courtes aux sonorités sophistiquées qui sont devenues la marque de Stéphanie Hochet, le lecteur se trouve mêlé à un crime parfait. Et, de *La Distribution des lumières*, il sort effrayé d'avoir compris comment la barbarie pouvait s'introduire dans notre univers quotidien.

Dominique Le Brun

Claudie Hunzinger

Prix Thyde Monnier

Elles vivaient d'espoir, Grasset

À la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle surgit partout en Europe une incroyable liberté qui vint magnifiquement fracturer les clôtures du sens et des sens, dans tous les domaines de la pensée, des arts, du savoir, du mode de vie. Assassinée dans la boucherie de la guerre de 1914, cette liberté ne s'est, malgré tout, pas éteinte... Les cendres se sont rallumées, et atteignirent toutes les couches de la société.

C'est à travers le destin de deux femmes, simples mais instruites, libres et amoureuses, l'une de l'autre, mais aussi des livres, de la vie vivante, bref de deux femmes qui « vivaient d'espoir » que Claudie Hunzinger éclaire cette période faite à la fois de lumière et de terreur.

Ce livre magnifique, dans lequel la narratrice enquête sur

le destin de sa mère, revisite ses amours ses rêves et ses renoncements et propose une démarche rarissime : s'extraire du pathos familial... pour raviver cette liberté, lui donner consistance et se l'approprier – enfin – à travers une écriture ferme et souple, précise et poétique.

Christine Goémé

Fabienne Jacob

Prix Thyde Monnier

Corps, Buchet-Chastel

Pour Monika, masseuse dans un institut de beauté, les corps parlent, pendant que les clientes se taisent ou jabotent, revendiquent et avouent. Pour Monika, donc, quand rien ne sort de ces discours, ce qui naît d'un dialogue plus obscur entre ce que ses mains décrivent et les sueurs, les odeurs, les frissons sous les paroles, enclenche un retour vers sa propre histoire, les dictats de sa sœur Else, ses élans vers son cousin Jan. Pendant ce temps, sous ses doigts, Adèle déglutit les durs souvenirs de son amour pour Horst pendant la guerre ce qui lui valu d'être tondue ; Grace si belle, si séduisante, persiste à se plier aux injonctions de Jacques, aussi jeune qu'elle à l'époque et qui murmurait « regarde » ; Ludmilla dont les « soixante balais » pleurent d'assez mauvaises odeurs, évoque sans arrêt le moment où le « type » les lui a jetés à la figure...

Fabienne Jacob se révèle dans *Corps* tel un médecin particulier, à qui on ne se confie que dans la nudité des corps, sous le poids des mains. Ce sont là les délices du lecteur, ceux d'un éclairage particulier auquel on ne croit jamais s'être soumis. Ah, quel savant diagnostic !

Christiane Baroque

Douna Loup

Prix Thyde Monnier

L'Embrasure, Mercure de France

L'unique passion du jeune ouvrier « héros » emblématique et solitaire de ce premier roman est la chasse en forêt, à laquelle il s'adonne comme d'autres s'abandonnent aux étreintes d'une maîtresse fantasmée. Jusqu'au jour où, fusil en main, il découvre dans les sous-bois le cadavre d'un suicidé et le carnet de notes qu'il porte sur lui. Dès lors, tout bascule. Eva, une femme mystérieuse apparaît dans l'embrasure de son salon, s'accroche à ses pas et à ses nuits et, surgissant d'un monde de sensations vives, les livres, les sentiments et les questionnements, dont il se croyait protégé, envahissent sa vie.

Il en est ainsi des romans d'initiation qui, portés par une écriture dont la précision et la force d'évocation nous saisissent, tirent droit dans leur cible. Que de poignante sensualité dans les profondeurs de ce texte où l'on aime se perdre ! La magie opère. Comme la forêt, le roman de Douna Loup est « vaste, profond, vibrant ».

Alain Absire

Christophe Pradeau

Prix Thyde Monnier

La Grande sauvagerie, Verdier

Une lanterne sur fond de ciel et de mémoire parfois réticente à exhumer une certaine clameur et un certain silence ; des arbres en espalier et le parfum de leurs fruits ; des jardins en terrasses et une vue imprenable sur jadis, aujourd'hui et demain. Voici que sous la plume de Christophe Pradeau des

paysages crevés de nuit, crevés de lumière, paysages arcadiens ou limousins, paysages intérieurs, bavards ou mutiques, s'appellent, se répondent, s'affrontent, se libèrent de leurs secrets. Une écriture à la fois sinueuse et noueuse foule le passé d'une femme dont nous entendons chaque éclat de peur, chaque sanglot, chaque hésitation. Une voix donc transperce l'épaisseur nocturne d'un monde ancien pour y quêter ce qui subsiste du feu qui l'habita et l'habite encore. Longtemps le lecteur se souviendra de ces fous meurtriers dévorés par des chiens, de ce pathétique, poignant et magnifique explorateur, de ces deux frères broyés de silence. En conclusion l'on peut dire que Christophe Pradeau construit une des œuvres parmi les plus singulières et les plus intenses de notre temps. Et *La Grande Sauvagerie* en est l'un des diamants noirs.

Daniel Arsand

Lionel Salaün

Prix Thyde Monnier

Le Retour de Jim Lamar, Liana Levi

On est grand, gaillard, séduisant, on a été élevé comme il faut, on part à la guerre... et rien. Les parents meurent, la maison... chacun au village est allé se servir, faisant main basse sur tout, y compris sur les pierres pour casser les vitres. Treize ans passent après le Vietnam et, soudain, la maison est à nouveau occupée. Par qui ? Par Jim Lamar, de retour, peu causant et d'emblée mis à l'écart. Le jeune Bill, treize ans, épie, regarde, se demande en rechignant ce que l'oncle Bob veut dire en parlant des morts vivants, mais devient peu à peu l'ami de Jim, dont il découvre qu'il donne, qu'il partage les petites choses aimables de l'existence. Tout irait bien s'il n'y avait l'oncle Omer... On l'aura compris, Lionel Salaün montre par les liens qui se créent entre un homme et un enfant, ce qui enseigne, ce qui ouvre les portes du souvenir jusque-là fermées, ce qui soigne. Bref, un chef-d'œuvre, n'ayons pas peur des mots.

Christiane Baroque

Catherine Ternaux

Prix Thyde Monnier

Les Cœurs fragiles, L'Escampette.

Réveillé en sursaut par un mauvais rêve, un homme s'inquiète du visage souriant de sa femme. On peut être jaloux d'un fantôme inconscient. Il décide d'envoyer dans le rêve de sa femme, pour en chasser un éventuel rival, le chien de son propre cauchemar. Et cela fonctionne : dans un demi-sommeil, il voit surgir un inconnu poursuivi par le molosse... avant de se reconnaître dans le fuyard ! Cela pourrait s'arrêter là : il s'agirait d'une nouvelle humoristique, gentiment absurde et bien menée. Mais voici un rebondissement, puis un autre, et une chute inattendue ! Et cela donne un récit original, qui mène jusqu'à ses conséquences extrêmes la logique de l'irrationnel avant de nous rappeler, dans une ultime pirouette, qu'il répond lui aussi à des motivations humaines, car l'irrationnel n'est pas une fantaisie de romancier : c'est une composante essentielle de notre vie. Sur une nouvelle, parfois, on a envie de couronner un recueil. La bonne nouvelle, c'est qu'il y en a dix autres.

Jean Claude Bologne